IONESCO OU L'IMAGE DE L'ABSURDITÉ DE LA CONDITION HUMAINE

Corina-Amelia GEORGESCU*

***Abstract**: Acknowledged as a masterpiece of the XX^th^ century literature,* La Cantatrice chauve *shows how language and its gradual reduction from sentences to letters, respectively sounds, act so as to express how man becomes less and less important in a world which does not emphasize human characteristics, but mechanical reactions. Under the appearance of the so-called social conventions, people feel compelled to talk to each other even when they have nothing to say and, what is more important, nothing in common with each other. Thus, it is not only language which is questioned here, but even humanity which is seen as being at loss and as having less and less human characteristics.*

***Keywords**: space, time, dialogue, characters.*

1.Introduction

Notre analyse se déroulera sur trois axes et prendra en considération la première scène du premier acte de la pièce : le décor, les personnages et le dialogue.

2.L'espace

La didascalie qui ouvre la pièce est assez longue, mais pleine de signification. La répétition de l'adjectif « anglais » fait plus que caractériser un endroit ; il témoigne d'une obsession, d'un conservatorisme faisant écho à celui des voisins d'au-delà de la Mer de la Manche, qui sont ainsi satirisés, étant vus comme des êtres monotones, sans imagination, incapables de changer quelque chose. A travers les Anglais, la cible de la satire est représentée en fait par toute une classe, la bourgeoisie, classe figée dans et par ses habitudes qui sont elles-mêmes satirisées : fumer une pipe, lire un journal ou bien coudre sont les « occupations » de cette catégorie sociale qui n'a pas de véritables occupations.

En fait, si une partie des éléments du décor pouvaient faire penser à un intérieur stéréotypé pour la bourgeoisie anglaise (intérieur, fauteuil, pipe, journal, chaussettes), d'autres éléments sont, d'une manière forcée, caractérisées comme étant « anglais » : soirée, feu.

Ionesco accepte d'ailleurs l'idée que la pièce s'attaque à cette « sorte de petite bourgeoisie universelle, le petit-bourgeois étant l'homme des idées reçues, des slogans, le conformisme de partout. » :

« Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, Anglais, dans son fauteuil et dans ses pantoufles anglais, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. A côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, Anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais.

* Université de Pitesti, georgescu_c@yahoo.fr

BDD-A24561 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:40 UTC)

Mme Smith
Tiens, il est neuf heures. » (Ionesco : 11)

3.Le Temps

Si l'espace est presque dans les limites du vraisemblable, le temps ou mieux dit la perception de son passage, les dépasse de beaucoup : la pendule frappe … 17 coups ce qui coïncide pour Madame Smith avec 9heures.

Le lecteur avisé se rend compte que le temps fonctionne différemment dans cet espace si … « anglais ». On pourrait considérer d'ailleurs que l'on se trouve en présence d'une satire de la manière des Anglais de s'approprier le temps.

L'ancrage dans le temps et dans l'espace sont, en fait, des éléments-clés du théâtre classique qui fonctionne tenant compte de l'unité de temps, d'espace et d'action ; cette unité de temps impliquait un déroulement obligatoire de l'action en 24 heures ce qui nous fait déjà penser à une fine satire à l'adresse du théâtre classique qui semble inflexible, figé, prisonnier des contraintes.

4.Les personnages

Ouvrant la pièce de théâtre, cette première scène pourrait être considérée, au moins de la perspective traditionnelle de ce qui signifie une pièce de théâtre, une sorte d'exposition. Dans ce contexte, on s'attendrait que les personnages se présentent d'une manière plus ou moins vraisemblable devant les spectateurs, en apportant des informations suffisantes pour que le public puisse comprendre ce qui suivra.

La scène de début est renversée à la fin de la pièce lorsque les Smith sont remplacés par les Martins :

« L'action se résume à des conversations incongrues entre deux couples, les Smith et les Martin, qui, à la fin de la pièce, inversent leurs rôles. Cette inversion donne 1ieu, à la manière de la tragédie, à la négation de la subjectivité individuelle des personnages par une autorité souveraine, en l'occurrence le langage. En d'autres termes, parce que les personnages disent n'importe quoi, le langage se retourne contre eux et les rend tous aussi insignifiants les uns que les autres en les nivelant par leur incapacité de fonder un discours qui fait sens. » (Morissette : 157).

L'apparition de Monsieur et Madame Smith ne respecte pas cet impératif du contrat acteur-spectateur qu'un tel spectacle impose. A part les noms des personnages et leur appartenance à une certaine classe sociale, on n'en sait rien. Les informations auxquelles le lecteur/le spectateur a accès sont sans intérêt réel pour celui-ci et concernent des réalités banales de la vie quotidienne d'un couple : « Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. » (Ionesco, *op.cit.* : 11).

« Leurs préoccupations […] tournent autour deux pivots de la société bourgeoise : la vie quotidienne avec ses petites satisfactions, la vie sociale avec ses valeurs et ses institutions. » (Puzin : 29)

A la fin de la première scène, la soi-dite conversation se transforme en dispute qui éclate à partir de l'étonnement légitime de Madame Smith qui affirme que Bobby Watson devrait travailler pendant les trois jours où il n'y a pas de concurrence. Cette dispute trahit l'opinion de Madame Smith sur les hommes et celle de Monsieur Smith sur les femmes. Les choses que Madame Smith reproche aux hommes sont les mêmes que Monsieur Smith reproche aux femmes : fumer, boire, se farder. Il n'y a aucune

BDD-A24561 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:40 UTC)

distinction entre les genres apparemment, malgré le début de la pièce où cette distinction était très claire, surtout concernant les rôles sociaux : la femme tricote et l'homme lit le journal.

5.Le dialogue

La vie quotidienne est donc centrée sur la nourriture, sujet dont Madame Smith parle sans aucune gêne, comme s'il représentait une question fondamentale pour elle. L'autre sujet auquel ils consacrent une grande partie de leur discussion est celui de la mort de Bobby Watson.

Il n'y a *aucune relation véritable cause-effet* entre leurs actions et leurs conséquences : par exemple, Madame Smith affirme qu'ils ont bien mangé et lie cette chose à l'endroit où ils habitent et à leur nom de famille.

« Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith. » (Ionesco, *op.cit.* : 11).

La soi-dite conversation entre les époux est, en fait, un monologue de Madame Smith ponctué par « le claquement de langue de Monsieur Smith. » La véritable image est celle d'une personne qui parle pour parler et qui n'est ni écoutée, ni entendue pour un long intervalle de temps.

La première intervention concrète de Monsieur Smith se trouve toujours dans la lignée des *interventions sans logique* et concerne son opinion sur l'échec de l'opération du docteur Mackenzie-King : « Alors Mackenzie n'est pas un bon docteur. L'opération aurait dû réussir chez tous les deux ou alors tous les deux auraient dû succomber. » (Ionesco, *op.cit.* : 15)

On s'étonne à voir la fausse analogie entre un médecin et un commandant de bateau qui, conformément au raisonnement de Monsieur Smith devait périr l'un avec son médecin (s'il ne peut le guérir) et l'autre avec son bateau (si le bateau s'écoule). Ces prémisses conduisent Monsieur Smith à une conclusion étonnante :

« C'est que tous les docteurs ne sont que des charlatans. Et tous les malades aussi. Seule la marine est honnête en Angleterre. » (Ionesco, *op.cit.* : 16)

Le soi-dit « *non-sens* » signalé par Monsieur Smith, mais qui est, en fait, une chose tout à fait logique, est lié à la question que Monsieur Smith pose concernant l'état civil :

« Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi à la rubrique de l'état civil, dans le journal, donne-t-on toujours l'âge des personnes décédées et jamais celui des nouveau-nés ? C'est un non-sens. » (Ionesco, *op.cit.* : 17)

Nous remarquons les infractions liées à l'enchaînement des sujets : on passe donc d'un sujet à l'autre comme s'il y avait de vraie relation, mais en fait, cela ne fait que souligner la rupture dans la cohérence du discours.

La mort de Bobby Watson est un autre sujet qui emmène des *dérapages* et des *malentendus* dans l'attitude des époux Smith. L'habitude demande que l'on publie des annonces à l'occasion de la commémoration d'un tel événement. Or Monsieur Smith affirme tout d'abord que « c'est écrit que Bobby Watson est mort » et revient sur ses paroles cinq répliques plus tard, en disant que « ça n'y était pas sur le journal » (Ionesco, *op.cit.* : 17, 18). Un deuxième élément sur lequel il se contredit lui-même est la période de temps qui s'est écoulé depuis la mort de celui-ci jusqu'au présent.

BDD-A24561 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:40 UTC)

A son tour, Madame Smith pratique le même type de réaction d'auto-contradiction par rapport à la mort de Bobby Watson. Elle a l'air de s'étonner tout d'abord (– Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?) (Ionesco, *op.cit.* : 17) tandis que peu après elle nie cet étonnement. (– Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal. ») (Ionesco, *op.cit.* : 18).

Les *contradictions* s'enchaînent l'une après l'autre quant au temps passé depuis la mort de Bobby Watson : Monsieur Smith affirme à tour de rôle que l'événement a eu lieu il y a deux, trois ou quatre années. Ces contradictions s'accompagnent de ce que nous pourrions appeler un *comique macabre* : « C'était le plus jolie cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai ! » (Ionesco, *op.cit.* : 18)

Le changement d'un article défini entraîne une confusion encore plus grande : « La pauvre Bobby/Tu veux dire « le » pauvre Bobby. » (Ionesco, *op.cit.* : 19, 20)

La *disparition de la fonction essentielle des noms propres* qui est celle d'individualiser un objet, de le différencier des autres, est significative car le nom et le prénom des deux personnes sont identique. Cela nous fait réfléchir à la perte d'individualité, à une massification, à un monde où tous les individus se ressemblent jusqu'à la confusion : « Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. » (Ionesco, *op.cit.* : 19)

La femme de Bobby Watson donne naissance à une nouvelle confusion : Monsieur Smith affirme que lui et sa femme ont été tous les deux à l'enterrement de Bobby Watson, tandis que sa femme affirme qu'elle n'a jamais vu la femme de Bobby Watson, Madame Watson.

Un oubli total semble ensevelir la mort de Bobby Watson, tout comme son mariage avec Madame Watson et on change totalement de registre lorsque les époux Smith parlent du … mariage des Watson, cérémonie à laquelle ils devraient sans doute aller, pour laquelle ils devraient préparer un cadeau de noce. La *logique chronologique* disparaît totalement, étant remplacée par *une logique de l'absurde* dans laquelle un mort et sa veuve peuvent redevenir vivants tout de suite.

L'absurde atteint le maximum lorsque l'on passe de l'enterrement au mariage et puis, de nouveau, à l'enterrement. On a l'impression que la vie elle-même ne représente plus rien et que les gens prennent en dérision des sujets graves tels la vie et la mort.

L'agent qui détermine le changement du sujet de discussion est toujours la pendule qui ne respecte jamais la succession logique du temps : la résurrection est suivie par une nouvelle mort, comme si la mort ne représentait plus grand-chose. Ce jeu de vie-mort et mort-vie démontre que dans ce monde où les personnages ne sont plus de personnages, mais des fantoches, démontre que personne ne se soucie plus de la vie ou de la mort, que les deux semblent égales. Cet univers où la vie perd sa valeur, où l'homme ne s'en soucie plus, est un univers vidé de sens.

La question des enfants des Watson engendre une nouvelle contradiction : si Monsieur Smith affirme que Monsieur et Madame Watson n'ont pas eu d'enfants et Madame Smith pense à ce que Madame Watson aurait fait s'ils avaient eu des enfants, deux répliques plus loin, Madame Smith parle des deux enfants (un garçon et une fille) que le couple Watson avait.

BDD-A24561 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:40 UTC)

La confusion initiale des noms est prolongée car si Madame et Monsieur Watson ont les mêmes noms et prénoms, les choses sont identiques dans le cas de leurs enfants, de l'oncle et de la tante de ceux-ci, ainsi que de leurs cousins.

Un autre élément qui pourrait contribuer à l'identité et l'identification des personnages, mais qui ne le fait pas est le métier : « tous les Bobby Watson sont commis voyageurs » (Ionesco, *op.cit.* : 22), un métier dur où on doit affronter la concurrence. Les personnages présentent une nouvelle vision sur la concurrence qui apparaît uniquement trois jours par semaine. Si jusqu'ici les choses pouvaient avoir un correspondant dans la réalité, soit-elle une réalité extrême, le *paradoxe* se manifeste lorsque les trois jours sont effectivement nommés ; il s'agit de mardi, jeudi et …mardi. Ce nouvel affront à l'écoulement du temps est le dernier de cette première scène de la pièce de théâtre et contribue à dessiner le monde absurde que les époux Smith – rien d'autres que des marionnettes- peuplent.

Il s'agit d'un monde où le temps et l'espace, ses dimensions essentielles, sont caricaturés et deviennent eux-aussi une sorte de marionnettes pouvant être manipulées sous toutes les formes et dans toutes les directions ; par exemple, *le temps* semble pouvoir couler en avant et en arrière, selon la volonté du dramaturge : la pendule sonne plus souvent qu'il ne le faut, la semaine a des jours avec le même nom, deux heures viennent après cinq heures.

Quant à l'espace, il est « anglais » dans les moindres détails : s'il y a des objets qui peuvent être caractérisés comme étant anglais (le fauteuil ou le journal, par exemple), pour d'autres l'isotopie ne fonctionne plus et on parle d'*allotopie* : le feu *anglais* ou bien le silence *anglais*.

6. Conclusions

La satire que Ionesco propose est double : il satirise à la fois une catégorie sociale et le langage aussi car le langage est manié, employé, dans tous les sens du mot non pas pour accomplir sa fonction essentielle, celle de communiquer, d'émettre des messages, mais pour accomplir une convention sociale, celle qui impose que les êtres qui sont ensemble parlent les uns avec les autres. Pourtant, cette fois-ci, la destruction du langage qui mène à la destruction de la communication équivaut à la destruction de l'être humain ; l'être humain perd son attribut essentiel qui est le langage ; l'être humain ne peut pas exister en dehors de l'autre ou des autres et son existence devient absurde :

« [Ionesco] turned their trite conversations into illogical discussions. He used the rhythm of the action to shape the speech so that the language became another character – a meaningless one. » (O'Neil : 627)

Bibliographie

Ionesco, E., La Cantatrice chauve *suivi de* La Leçon, Gallimard, Paris, 1954
Morissette, Jean-François, *Ionesco et la tragédie du langage* IN Jeu : revue de théâtre, n° 107, (2) 2003
O'Neil, P., *Great World Writers*, Marshall Cavendish, New York, 2005
Puzin, C., *La Cantatrice chauve. La Leçon – Ionesco*, Nathan, Paris, 2005

BDD-A24561 © 2015 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 01:56:40 UTC)